

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 37

Rubrik: Lettre de Munich

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

passage suivant d'une lettre de Wagner à M^{me} Julie Ritter :

« La visite des Bülow fut pour moi l'événement le plus agréable de cet été. Ils ont habité trois semaines notre maisonnette; je me suis rarement senti si bien disposé et si à mon aise que durant ce séjour. La matinée ils devaient se tenir tranquilles; c'est alors que j'écrivais mon Tristan dont je leur lisais chaque semaine un nouvel acte. Ensuite on faisait ordinairement pendant toute la journée de la musique, à laquelle fidèlement, venait chaque fois assister M^{me} Wesendonck, nous avions ainsi sous la main le plus reconnaissant petit public. La connaissance que Bülow possède de l'instrument est énorme; avec sa bonne volonté, son étonnante mémoire et toutes les merveilleuses facilités qui lui sont propres, avec sa persévérance pour la musique et le fait qu'il est toujours bien disposé, il m'est d'une précieuse utilité. Si vous connaissiez Cosima, vous seriez d'accord avec moi que c'est le couple le plus heureux qui puisse exister. Il y a, en même temps qu'une haute intelligence et une véritable génialité, tant d'enjouement et de verve chez ces deux jeunes gens que l'on ne peut que jouir de leur présence. »

Dans le dernier quart de l'année 1857, Wagner termina l'esquisse du premier acte de Tristan, et dans la communication y relative, M. Steiner touche aussi les relations intimes qui existaient entre Wagner et le sujet de Tristan, en y joignant une forte lance contre le soi-disant critique de Wagner qui, prétendant rechercher la vérité sur ce dernier, se plaisait à recueillir dans la rue les mesquins bavardages de barbiers, portiers, etc.

M. Steiner écrit :

« Pour Wagner, il y a dans le deuxième acte tant d'événements pleins d'actualité qui le touchent personnellement que ce n'est qu'après son départ de Zurich, dans la solitude de son palais

de Venise qu'il réussit à déverser et à submerger tous ses souvenirs d'allégresse et de douleur, en un seul grand courant qui, pareil à un grandiose élément de la nature, traverse la merveilleuse musique de Tristan. Le mérite sublime du deuxième acte où, dans un abandon volontaire, vient expirer sa passion consumante, ne souffre aucune interprétation triviale pour ce qui touche la vie affective et les relations de l'auteur avec l'amie inspirée et inspiratrice; il accomplissait dans Tristan une œuvre d'affranchissement d'artiste. Il faut bien le remarquer ici, que c'est dans les chefs-d'œuvre et non dans les circonstances fortuites et journalières que se fait le mieux connaître la personnalité de l'auteur dans toute sa pureté et sa réalité. On ne peut le changer par les publications indiscrettes et superflues qui, après la mort de cette femme, ont procuré un plaisir sensationnel aux lecteurs des journaux. Ce que, dans un moment passager de dépression et d'humeur noire, Wagner a confié à sa sœur n'appartient nullement à la publicité; mais il n'a jamais manqué de petits écrivains qui s'imaginent faire une chose importante en relatant dans la vie d'un grand homme toute sorte de banalités, tandis qu'ils n'ont réussi qu'à introduire une dissonance passagère dans l'harmonie d'un accord principal. »

(A suivre.)



LETTRE DE MUNICH

Depuis deux mois l'affluence des concerts a été formidable. La moyenne ne doit pas s'éloigner de deux par soirée, car, dans cette série ininterrompue, il y en avait souvent trois ou quatre en même temps. C'est avec tristesse que je constate cette pléthore où l'on remarque plus d'ambition, de désirs de gloire et d'argent que de véritable amour pour l'art. On ne marche plus; on court, on s'écrase! De jeunes pianistes mal mûres, avides de se montrer, s'attaquent à des œuvres mille fois trop difficiles; des cantatrices

sans voix ni talent abiment des lieder de maîtres, et partout c'est la soif d'arriver, de se hausser, de se griser d'applaudissements, souvent sans aucune conscience artistique. Je n'aime pas cette haine sourde, cette rivalité : A peine M. X. a-t-il donné un Liszt-Abend, que M. Z. répète le même Liszt-Abend, comme un défi ! Croirait-on qu'après des artistes comme Ysaye et M^{me} Langenhan-Hirzel, il se trouve deux messieurs osant afficher le même programme ! De Lamond, je comprends encore, c'est un talent et une personnalité ; mais quand on joue du violon comme M. Kilian... on est un peu plus modeste... on n'étale pas son interprétation fade, édulcorée et grotesque, après celle d'Ysaye.

Parmi cette masse compacte de médiocrités, il y eut cependant des joies artistiques de premier ordre. D'abord les deux séances du *Quatuor Schörg*, qui brilla, comme toujours, par sa clarté, son rythme et sa magnifique sonorité dans trois quatuors de Beethoven, (mi mineur, op. 59, fa maj. op. 59 et 135) puis le récital du pianiste *Reisenauer*, au jeu puissant et massif ; enfin le Lieder-Abend de *Hertha Ritter*, accompagnée par son fiancé *S. v. Hausegger*, avec les noms de Liszt, A. Ritter, H. Wolf au programme, ainsi que de ravissants lieder de Hausegger.

Weingartner, après de splendides exécutions de la *septième*, de la *huitième* symphonie et des *Eolides* de Franck, clôtura les concerts Kaim par la *neuvième*, qu'il dirigea de façon titanique. Stavenhagen nous fit entendre *Hungaria*, la *Bataille des Huns*, la *Faust-symphonie*, de Liszt. Grâce à lui, nous eûmes aussi une soirée entière consacrée à des œuvres inédites de compositeurs munichoïses : Une *Ouverture d'opérette* d'Edgard Istel, un poème intitulé *Dialogue*, pour violon solo, violoncelle solo, et petit orchestre, de Max Schillings, d'un sentiment intime et distingué, le superbe *concerto* pour piano de F. vom Rath, et le troisième acte de l'opéra *Gugeline* de L. Thuille, qui enchante par sa fraîcheur et son parfum délicat, comme le charmant opéra *Lobetanz* qu'on donne en ce moment, avec grand succès, au Hoftheater.

De M. E. Wolf-Ferrari, un Italien fixé à Munich, nous eûmes un oratorio-poème symphonique, *La Vita Nuova*, — d'après Dante, — qui unit, en une personnalité franche, mélodique et colorée, les qualités des deux races.

A l'Odéon : la *demi-Passion selon St-Mat-*

thieu ; je dis : *demi*, car on a bien supprimé la moitié des airs et récitatifs, pour pouvoir expédier hâtivement (2 1/2 h. !!) cette œuvre gigantesque ; mais, demi n'est pas exact ; car, ainsi que l'an dernier, on se permit de mutiler les airs eux-mêmes, de couper ici, de couper là, d'amputer toute une phrase ! C'est une honte, un scandale ! et d'autant plus grand qu'il est toléré par un chef d'orchestre, un artiste d'une si haute valeur que M. Zumpe ! Comment est-ce possible qu'un talent pareil, auquel nous devons d'aussi excellentes exécutions, tant à ses concerts qu'au Hoftheater, se laisse entraîner à de tels actes coupables ? C'est une injure à l'œuvre immense de Bach, une injure à l'Art tout entier, que de l'estropier ainsi ! Comment le public et les critiques ne protestent-ils pas, ce public et ces critiques qui hurleraient comme des diables dans l'eau bénite, si l'on touchait à deux mesures d'un poème de Liszt !!!

O Genevois ! ne vous plaignez pas toujours ! Si vous n'entendez pas la *Passion* chaque année, comme ici, vous la goûtez du moins dans toute sa pureté ! Réjouissez-vous de posséder un artiste tel que Barblan, un vrai, un pur, un consciencieux, pour lequel l'Art est un sacerdoce, le plus grand et le plus beau des sacerdo-

Mais revenons à nos concerts ; et puisque je viens de casser ma canne sur le dos vénérable de M. Zumpe, il faut que je le remercie de nous avoir fait connaître deux nouveautés fort intéressantes : 1^o la *cinquième symphonie d'Anton Brückner* (si b majeur) d'une puissance d'invention prodigieuse, d'un coloris orchestral intense, et qui serait un chef-d'œuvre, sans sa forme si gauche et ses développements si maladroits ; 2^o la première partie d'un *poème symphonique* tiré de l'*Odyssée*, du tout jeune compositeur Ernest Bøe, une œuvre qui témoigne non seulement de beaucoup d'acquis, d'une grande maîtrise de la forme, d'un sens très subtil de l'orchestration, mais aussi d'une réelle originalité. On peut attendre énormément d'un auteur qui débute d'une façon si brillante !

J'ai gardé pour la fin le concert *Hans Pfitzner* (1). Ce jeune compositeur, qui a déjà un bagage d'œuvres considérable, est presque (ou

(1) Hans Pfitzner, né en 1869. Suit les cours du Conservatoire Hoch, à Francfort (J. Kwast, Iwan Knorr). Professeur au Conservatoire de Coblenz, 1892-93. Chef d'orchestre à Mayence en 1895. Depuis 1897, professeur dans plusieurs classes au Conservatoire Stern à Berlin. (Extrait du Dictionnaire de Musique de H. Riemann.)

totale­ment!) inconnu en pays français et n'est pas encore apprécié à sa juste valeur en Allemagne. L'an dernier, j'eus l'occasion de parler, dans la *Musique en Suisse*, d'un Lieder-Abend qu'il organisa à Munich, où je fus enthousiasmé par la sincérité et la vigueur de son inspiration; les nouveaux lieder que j'ai entendus cette fois confirment ma première impression: Vérité de l'expression, poésie, grâce, profondeur; accompagnements intéressants, mélodie abondante, tout est là! Ah! Pfitzner ne la méprise pas, la *mélodie*, comme tant de ses confrères; il n'a pas honte de la laisser couler franche, simple, bien ordonnée! Ses lieder furent admirablement rendus par M^{me} Knüpfer-Egli (Berlin), cantatrice à la voix souple et chaleureuse. La ballade *Herr Oluf*, composée en 1891, pour baryton et orchestre, est un chef-d'œuvre de pittoresque et d'instrumentation, et le *Prélude* du premier acte pour drame d'Ibsen: *Das Fest auf Solhaug* (comp. 1889) une page d'une émotion pénétrante. Quant aux autres œuvres exécutées, je n'entre­rai pas en détails. Ce furent des fragments de ses deux drames lyriques: *Der arme Heinrich* et *Die Rose vom Liebesgarten*; c'est dire que leur place n'est pas au concert; mais il faut bien s'y résoudre, tant que les directeurs de théâtre n'ouvrent leurs portes qu'aux œuvres déjà consacrées. L'impression fut énorme! Le public s'emballa d'un enthousiasme frénétique! Et ce n'est que juste, car ces œuvres foisonnent de beautés et révèlent en Pfitzner une individualité marquante, un musicien solide, un poète profond, qu'on peut placer au premier rang des compositeurs actuels.

ERNEST BLOCH.



CORRESPONDANCE

J'ai été frappé, pendant la saison musicale dernière, combien peu le public sait « écouter » les œuvres qui lui sont soumises. Qu'il me soit permis à ce sujet de présenter quelques réflexions.

Tout d'abord, l'ininterrompue succession de concerts de tous genres qui se sont donnés cet hiver me fait l'impression d'un indigeste et mal ordonné repas.

Pourquoi les musiciens ne s'entendraient-ils pas pour organiser une saison musicale méthodique où chaque maître serait représenté par des œuvres présentant un caractère éducatif?

Au lieu de cela on gave la cervelle de ce pauvre public d'un mélange hybride et baroque de symphonies, de morceaux pianistiques à grand tapage, échevelées fantaisies pour virtuoses, etc.

Est-il étonnant qu'après une période aussi fatigante d'auditions musicales sans lien et sans suite, le public n'ait rien retenu et demandé à grands cris le repos? Ceci a déjà été dit souvent, je crois.

Mais ces quelques réflexions ne sont qu'un préambule et m'amènent à exposer mon sujet.

On s'est beaucoup occupé, ces dernières années, de mettre à la portée du public peu cultivé les œuvres musicales des grands maîtres, dans la pensée de relever le niveau artistique et moral du peuple. Cette intention part d'un bon sentiment et il faut la louer, mais à mon sens ces efforts resteront longtemps stériles, l'art musical étant essentiellement l'art d'une élite.

Ce que l'on ferait mieux, c'est d'organiser des concerts pour les musiciens eux-mêmes, pour tous ceux qui veulent jouir de l'art des sons en exprimant toute la sustentifique moelle.

Nous ne savons pas « écouter, » ou plutôt on ne nous donne pas la possibilité « d'écouter. » Si vous entrez dans une salle de concert vous remarquerez d'abord que les trois quarts des auditeurs arrivent en retard, et par leur entrée bruyante, gênent les quelques personnes disposées à écouter.

Puis les dames ne peuvent résister au plaisir de lorgner leurs voisines amies ou connaissances dans le secret espoir de leur voir un corsage mal fait ou une coiffure ridicule.

Les messieurs ne se gênent pas non plus pour déranger leurs voisins ou se laissent aller au sommeil, sollicités par une digestion laborieuse.

La salle est en général brillamment illuminée et l'éclat des lampes vous fatigue. Rien ne vous dispose au recueillement nécessaire pour jouir pleinement des œuvres exécutées et pour en pénétrer toute l'intime beauté.

Souvent on est mal assis, trop à l'étroit. Les portes qui claquent vous font sauter en l'air. Gens qui toussent, se mouchent, tapotent sur votre dossier, combien ils sont désagréables! Etes-vous préparés à cette auguste communion de pensée et d'âme avec le divin créateur de l'œuvre qu'on exécute?

O temple d'Euterpe comme tu es profané!

Vous tous, fervents du divin art, apôtres du beau, amants du divin; vous qui sentez votre